

Spring 4-8-2021

Une exploration du style et du message dans une sélection d'œuvres d'Annie Ernaux : L'écriture « qui ne ment pas »

Maya Benson
maya.benson@uconn.edu

Follow this and additional works at: https://opencommons.uconn.edu/srhonors_theses



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Recommended Citation

Benson, Maya, "Une exploration du style et du message dans une sélection d'œuvres d'Annie Ernaux : L'écriture « qui ne ment pas »" (2021). *Honors Scholar Theses*. 773.
https://opencommons.uconn.edu/srhonors_theses/773

Une exploration du style et du message dans une sélection d'œuvres d'Annie

Ernaux : L'écriture « qui ne ment pas »

Maya Benson

University of Connecticut

French Honors Thesis

Dr. Elisabeth Buzay (Thesis Supervisor)

Dr. Roger Celestin (Honors Advisor)

Abstract

Author Annie Ernaux comes from a humble background, but throughout her career she has proven to be on par with any member of the French literary elite. As a teacher and writer, she has dominated the literary field in France for decades, publishing more than twenty books with Gallimard since 1974. Her writings have won her prizes ranging from the Prix d'Honneur to the Prix Renaudot and the Prix de la langue française.

Through her unique genre of auto-fiction, Annie Ernaux centers her writing around her own experiences. Some of her works are presented in the form of personal diaries, with various entries and observations. *Journal du dehors* (1993), for example, serves as a private diary bringing together moments from Ernaux's life in the urban city of Cergy-Pontoise between 1985 and 1992, and *Regarde les lumières mon amour* (2014) recounts her visits to the supermarket Auchan throughout 2012 and 2013. Other of her works focus on a single person or event in her life; *La place* (1983) focuses on her father and his death. In a similar format, *L'événement* (2000) tells the story of the author's illegal abortion in 1963. This essay will use these four books to discuss aspects of her writing style, claiming that the stylistic features overlap to create a simple, honest voice with which Ernaux discusses both the self and the collective. Simplicity of style and commentary on society are two things common to the four works discussed in this text, despite the different formats and areas of interest of the books. The effects of such thoughtful and direct writing are numerous and include the potential to reach readers with diverse backgrounds and raise awareness of aspects of modern life that are often overlooked.

Résumé

L'auteur Annie Ernaux vient d'un milieu modeste, mais tout au long de sa carrière, elle a prouvé qu'elle était à la hauteur de n'importe quel membre de l'élite littéraire française. En tant que professeur et écrivain, elle a dominé le domaine littéraire en France pendant des décennies, publiant plus d'une vingtaine d'ouvrages chez Gallimard depuis 1974. Ses écrits lui ont valu des prix allant du Prix d'Honneur au Prix Renaudot en passant par le Prix de la langue française.

À travers son genre unique d'auto-fiction, Annie Ernaux centre son écriture autour de ses propres expériences. Certains de ses travaux sont présentés sous forme de journaux personnels, avec des entrées et des observations variées. *Journal du dehors* (1993), par exemple, fait office de journal intime rassemblant des moments de la vie d'Ernaux dans la ville urbaine de Cergy-Pontoise entre 1985 et 1992, et *Regarde les lumières mon amour* (2014) raconte ses visites au supermarché Auchan tout au long de 2012 et 2013. D'autres de ses œuvres sont centrées sur une seule personne ou un événement de sa vie ; *La place* (1983) se concentre sur son père et sa mort. Dans un format similaire, *L'événement* (2000) raconte l'histoire de l'avortement illégal de l'auteur en 1963. Cet essai utilisera ces quatre livres pour discuter des aspects de son style d'écriture, affirmant que les caractéristiques stylistiques se construisent pour créer une simple voix honnête avec laquelle Ernaux discute à la fois du personnel et du collectif. La simplicité du style et les commentaires sur la société sont deux choses communes aux quatre œuvres discutées dans ce texte, malgré les différents formats et centres d'intérêt des livres. Les effets d'une telle écriture réfléchi et directe sont nombreux et incluent le potentiel d'atteindre des lecteurs d'horizons divers et de sensibiliser le public à des aspects de la vie moderne qui sont souvent négligés.

Introduction

Annie Ernaux est l'une des écrivains français contemporains les plus importants et les plus prolifiques de la fin du XXe siècle. Elle a publié des dizaines d'ouvrages et a remporté d'éminents prix littéraires, dont le Prix Renaudot, le Prix d'Honneur et le Prix de la langue française. Ayant grandi dans une famille ouvrière normande, elle est aujourd'hui louée pour ses capacités à représenter des expériences rarement traitées comme sujet d'écriture, comme celles des classes populaires ou celles des femmes. Bien que sa popularité et son notariat au début se soient principalement développés grâce à l'attention des universitaires du Canada et des Etats-Unis, aujourd'hui, bon nombre de ses œuvres sont encore inexplorées par les Américains (Cappelle 1). Cet essai vise à informer et à ouvrir une discussion sur cet auteur et les aspects de son écriture, y compris ses objectifs, son style d'écriture, et ses impacts. Dans ce but, quatre œuvres d'Ernaux seront discutées : *La place* (1983), *Journal du dehors* (1993), *L'événement* (2000) et *Regarde les lumières mon amour* (2014).

Ce corpus a été choisi pour trois raisons. Premièrement, parce que si les deux premiers livres mentionnés ci-dessus ont été étudiés de manière relativement approfondie, la critique sur les deux derniers est beaucoup moins développée. Deuxièmement, parce que cet ensemble de quatre livres permet de comparer deux livres du genre similaire, puis deux livres d'un autre genre parmi les œuvres publiées d'Ernaux. Pour clarifier : à travers son genre unique d'autofiction, Annie Ernaux centre son écriture autour de ses propres expériences. Certains de ses livres sont présentés sous forme de journaux personnels, avec des entrées séparées et des observations variées. *Journal du dehors*, par exemple, est une collection de traces de la vie à Cergy-Pontoise des années 1985-1992, incluant des scènes du métro, des rues, des boucheries et plus. *Regarde*

les lumières mon amour relate ses visites à l'hypermarché Auchan dans la ville de Cergy pendant onze mois au cours des années 2012 et 2013. Cependant, d'autres de ses œuvres sont centrées sur une seule personne ou un événement de sa vie. L'écriture de *La place* tourne autour de son père et de sa mort. Dans un format similaire, le livre d'Ernaux *L'Événement* se concentre sur son avortement illégal au cours de l'année 1963. De cette manière, nous étudions *Journal du dehors* et *Regarde les lumières mon amour* comme exemples du genre de journaux personnels, et *La place* et *L'événement* comme exemples d'un genre plus narratif. Finalement, ce corpus a été choisi car il permet d'étudier des œuvres de près de quatre décennies de la carrière publiée d'Ernaux, car les dates de publication de ces quatre livres sont les années 1980, 1990, 2000 et 2010. Les observations et les conclusions qui peuvent être tirées de l'étendue de la carrière d'Ernaux ont une validité accrue.

Quel que soit le format de son travail, les lecteurs et les critiques familiers avec Ernaux estiment que l'auteur désire adhérer au plus près de la vérité. Dans des entretiens, par exemple dans des lettres à son ami et collègue écrivain, Frédéric-Yves Jeannet, Ernaux a déclaré qu'elle entend évoquer la vie sans la trahir en reconstituant la réalité « à travers des faits précis » (34). Ce texte vise à montrer que dans sa quête d'atteindre et d'écrire la vérité, de représenter fidèlement la réalité, Ernaux utilise deux outils essentiels : un style d'écriture simple et direct et une inclusion cohérente de l'expérience collective.

Dans un premier temps, cet essai traitera du style d'écriture simple et direct employé par Ernaux dans ses œuvres. Le style est discuté en termes de ton et de voix, des choix grammaticaux de l'auteur y compris le temps des verbes et le vocabulaire, et même les choix visuels qui influencent l'apparence des mots sur la page, telles que la ponctuation et la séparation des paragraphes.

Ensuite, nous examinerons l'inclusion du collectif dans les œuvres. Dans cet essai, le collectif est considéré comme tout lieu, chose ou concept qui se rapporte à ou appartient à tous les membres d'un groupe. Dans ce cas, les groupes en question peuvent être des classes socio-économiques, des groupes ethniques, des groupes sexuels ou la société française au sens large.

En conclusion, nous identifierons certains des impacts significatifs de cette combinaison particulière de style et de contenu.

Un style d'écriture simple et direct

Cet essai prouvera la simplicité et la franchise de l'écriture d'Ernaux et son rôle dans sa réalisation de la vérité à travers la discussion de quatre aspects de son style. En premier, nous verrons que la structure et la forme de son écriture sont simples. Ensuite, nous noterons que la franchise de son écriture est exprimée par le traitement direct des sujets durs comme la mort et le corps, ce qui peut sembler brutal ou clinique. Troisièmement, nous verrons qu'un aspect de la franchise de son écriture vient de son discours direct fréquent avec les lecteurs, souvent au sujet de ses objectifs d'écriture et de l'acte d'écriture. Enfin, la simplicité du style d'Ernaux sera montrée par l'aspect presque conversationnel de son écriture.

La structure et la forme simples

L'auteur déclare dans *La place* que « l'écriture plate [lui] vient naturellement » (24). En fait, dans chaque ouvrage discuté ici, la structure et la forme de son écriture sont simples. Ce style est un choix calculé à la recherche de la vérité. Dans les quatre livres, l'écriture ne contient presque pas de remplissage inutile ni de douceur. Chaque œuvre remplit à peine plus d'une centaine de pages, et les phrases courtes et directes, de cinq ou six mots sont communes. Par

exemple, Ernaux inclut un genre spécifique de fragment de phrase dans les quatre livres : des phrases incomplètes qui commencent par l'expression « Impression de. » Plusieurs exemples peuvent être trouvés dans les pages de *Journal du dehors* ; à la page vingt-deux, Ernaux note ses pensées en explorant une galerie de peinture : « Impression qu'il me manque l'initiation à un savoir. » Plus tard, elle écrit sur sa découverte qu'il n'y a pas de personne ou d'artiste réelle pour laquelle le salon de coiffeur Gérard Saint-Karl est nommée : « Impression d'avoir été trompée » (33). D'une façon similaire, dans *Regarde les lumières mon amour*, elle décrit des rayons d'Auchan à moitié pleins : « Impression d'arriver au banquet quand les convives sont partis » (46). En plus d'apporter de l'humour à son écriture, ces fragments témoignent d'une honnêteté et d'une intimité entre l'auteur et le lecteur, car elle avoue ouvertement des sentiments embarrassants, tristes ou difficiles. Dans *La place*, l'écrivain décrit l'expérience d'écrire sur son père : « Sensation de dégoût au milieu du récit » (23). Avec *L'événement*, elle cite plusieurs fois son journal intime, où elle a écrit : « J'ai l'impression d'être enceinte avec abstraction » (60). Ces phrases servent comme une sorte d'insertion dans l'écriture, rompant la narration. Le caractère fragmenté de ces clauses suggère une volonté d'efficacité et de franchise dans l'écriture et dans la transmission des idées. De cette manière, ils fonctionnent très efficacement, expliquant clairement et simplement les réactions et les sentiments de l'auteur aux lecteurs.

Les spécialistes de l'écriture d'Ernaux s'accordent sur sa simplicité sémantique et linguale. Pour le projet MUSE de l'Université Johns Hopkins, Elise Hugueny-Leger, professeur de littérature et de culture françaises à l'Université de St. Andrews, déclare sur Ernaux : « avec *La Place*, elle offrait aux lecteurs, aux chercheurs, et aux étudiants, un livre linguistiquement bien plus accessible... » (257). Dans un entretien écrit avec Ernaux, son ami l'auteur Frédéric-Yves Jeannet décrit l'écriture d'Ernaux ainsi : « décapée jusqu'à l'os, mettant à nu la douleur, la

joie, la complexité d'exister.... J'aime ses phrases sans métaphores, sans effets... » (*L'écriture* 8). Il est clair que son écriture est reconnue pour manquer d'affectation et de remplissage, pour être simple et directe dans son expression.

Dans *La place* spécifiquement, on peut aussi voir que le style de l'écriture reflète la relation entre l'auteur et ses parents, et leur style de communication. Aux premiers pages de l'histoire, Ernaux raconte les événements du jour où elle a réussi les épreuves pratiques du Capes. À la suite de l'examen, elle a écrit à ses parents qu'elle était « professeur 'titulaire' » (12). L'auteur inclut la réponse de ses parents : « Ma mère m'a répondu qu'ils étaient très contents pour moi » (12). On voit que même dans la célébration d'une réalisation majeure de leur enfant unique, les parents d'Ernaux ne pratiquent ni extravagance ni embellissement. Leur statut social et financier est démontré par la frugalité qui imprègne même leur vocabulaire. Ce phénomène est bien montré à la page treize, où la mère d'Ernaux annonce la mort du père : « C'est fini. » Tout est résumé en deux petits mots, une annonce dévastatrice et irréversible réduite à sa forme la plus simple. On peut voir presque une frugalité d'émotion ici, mais on doit admettre que cette manière de déclarer est efficace – seules « les nouvelles essentielles » sont communiquées (24). Cela ne montre pas une froideur ; c'est plutôt une représentation de la primauté de l'efficacité dans les esprits d'Ernaux et de ses parents – ils s'efforcent de *conserver*, même avec leurs mots. De cette manière, la simplicité du style d'Ernaux dans *La place* débarrasse son écriture de toute prétention et l'amène vers la vérité. Dans ses propres mots, Ernaux dit : « Au terme de cette réflexion, je suis venue à ceci : le seul moyen juste d'évoquer une vie, en apparence insignifiante, celle de mon père, de ne pas trahir... était de reconstituer la réalité de cette vie à travers des faits précis » (*L'écriture* 34).

Un autre motif répété dans l'écriture d'Ernaux qui ajoute au style simple est l'inclusion de la photographie. En fait, Hugueny-Leger écrit aussi que « les photographies avaient toujours joué un rôle important » dans le travail de cet auteur, en particulier depuis *La place* (264). Par exemple, à la page cinquante-cinq de *La place*, l'écrivain décrit une photo, prise alors que son père avait environ cinquante ans : « ... encore la force de l'âge, la tête très droite, l'air soucieux, comme s'il craignait que la photo ne soit ratée. » Elle continue : « De toute façon, on prenait les photos le dimanche, plus de temps, et l'on était mieux habillé » (55). Les détails qu'elle inclut révèlent une image unique de son père, tout en développant la réalité de sa vie.

L'idée de la photographie correspond bien au style direct d'Ernaux – les photos dépeignent la réalité, certains moments, rapidement, franchement et aussi précisément que possible. Ceci est similaire à la façon dans laquelle l'auteur écrit. À la page soixante-dix-huit de *La place*, elle écrit : « une photo de moi, prise seule, au-dehors, avec à ma droite la rangée de remises, les anciennes accolées aux neuves. Sans doute n'ai-je pas encore de notions esthétiques. » Les photos représentent des moments uniques, ce qui fonctionne bien dans une narration fragmentée, qui ignore l'ordre chronologique. Ce livre est en vérité écrit comme une série de clichés d'elle-même, de son père, de leur histoire et de leur relation. Les lecteurs en apprennent davantage sur sa famille comme ils le feraient s'ils feuilletaient un album photo. Dans son étude *L'Usage de la photographie chez Annie Ernaux*, Nora Cottille-Foley réitère cette idée, écrivant que les photos « viennent alimenter l'écriture de leur matérialité tangible et organique » (444). Selon elle, la photographie « offre un support physique tangible et irréfutable » aux œuvres d'Ernaux (444). Nous pouvons voir que cette inclusion de la photographie renforce la simplicité et la franchise de l'écriture d'Ernaux.

Ernaux emploie encore la photographie dans ses autres livres pour représenter certains moments et conditions de vie. À la page quarante-huit de *L'événement*, elle explique comment une photo résume sa condition avant sa première grossesse :

Sur une photo du mois de septembre précédent, je suis assise, les cheveux sur les épaules, très bronzée, un foulard dans l'échancrure d'un chemisier à rayures, souriante, mutine. À chaque fois que je l'ai regardée, j'ai pensé que c'était ma dernière photo de jeune fille, évoluant dans l'ordre invisible, et perpétuellement présent, de la séduction.

Cette description est écrite sur la page distinctement, dans un court paragraphe séparé du reste de la narration. Même sous forme imprimée, Ernaux offre aux lecteurs un instantané incomparable qui comprend un moment précis, une réalité spécifique. Ces courts paragraphes d'instantanés rapides sont un autre aspect du style d'écriture simple et direct qu'Ernaux emploie, lui permettant de représenter la réalité aussi fidèlement que possible.

Dans *Regarde les lumières mon amour*, l'écrivain exprime l'envie et le pouvoir de capturer et d'immortaliser un instant avec une photo : « Dans le rayon des accessoires auto, désert, un petit enfant noir jouait avec un grand carton qui trainait au milieu de l'allée. J'ai voulu le photographier. Puis je me suis demandé s'il n'y avait pas quelque chose du pittoresque colonial dans mon désir » (55). Elle a vu dans l'image du garçon une représentation du monde présent, mais elle s'est interrogée sur son regard colonial et sur le fait de figer un étranger à un certain moment du temps ; elle questionne ses propres désirs. Elle montre encore aux lecteurs ses observations et ses vérités en un instantané.

Ernaux résume elle-même cette puissance des photos dans l'ouvrage de *Journal du dehors*, écrivant : « J'ai cherché à pratiquer une sorte d'écriture photographique du réel, dans

laquelle les existences croisées conserveraient leur opacité et leur énigme » (9). L'auteur décrit des photographies dans lesquelles « les êtres sont là, seulement là » comme « un idéal, inaccessible, de l'écriture » (9). Evidemment, elle aspire à représenter la réalité avec une précision photographique. Parlant plus généralement de son travail, l'auteur catégorise les livres même comme : « des sortes de photographies de la réalité quotidienne, urbaine, collective » (*L'écriture* 29).

Pour conclure, la structure et la forme de l'écriture d'Ernaux sont simples. Elle écrit souvent en fragments et en instantanés, et son inclusion fréquente du thème de la photographie en est une preuve supplémentaire. Ces aspects de son style complètent la franchise de son écriture, l'aidant à exprimer la vérité de manière claire et précise.

Une écriture franche et brutale

Cette simplicité et ce franc-parler de son style prouvés dans la section précédente peuvent sembler aux lecteurs brutaux ou cliniques, particulièrement quand l'auteur raconte des moments durs ou tristes. Nous passerons donc d'une focalisation sur la structure et la forme à cette deuxième section qui se focalise sur les sujets et les tons, spécifiquement ceux qui sont durs ou cliniques, pour poursuivre la discussion sur la franchise du style d'Ernaux. Au début de *La place*, elle décrit franchement et explicitement les jours après la mort de son père. Elle parle de l'odeur qui arrive pendant que la famille attend le retrait de son corps, le résumant en une seule phrase : « Relent doux puis terrible de fleurs oubliées dans un vase d'eau croupie » (17). La discussion ouverte au sujet du corps décomposant d'un père peut sembler dure en elle-même, mais la comparaison par l'auteur de la décomposition de son père à celle des fleurs, à quelque chose de si quotidien, ajoute au choc brutal donné aux lecteurs. Dans les phrases suivantes, Ernaux

continue en déclarant : « Ma mère n'a fermé le commerce que pour l'enterrement. Sinon, elle aurait perdu des clients et elle ne pouvait pas se le permettre » (17). Une deuxième fois, Ernaux livre une dure vérité. Cependant, encore, cet aspect de son style ne montre pas un manque de sentiment, mais une inclusion délibérée de la réalité de la condition de ses parents, et de l'expérience de la classe ouvrière. Il peut sembler froid de ne pas prendre le temps de pleurer correctement la mort de son mari ou de son père, mais la vraie brutalité ici vient des circonstances de la famille. La mère n'a pas le choix de fermer son commerce ; elle ne peut pas se le permettre car ses finances lui interdisent d'être en deuil confortablement. Ici, Ernaux montre qu'il y a certaines cruautés dans la vie que seuls certains doivent endurer. Même considéré comme brutal, son style reflète et adhère à la vérité.

Cette idée est aussi présente plusieurs fois dans *Regarde les lumières mon amour*. À la page treize, elle mentionne la mort de sa mère d'une manière désinvolte et éphémère qui frappe les lecteurs : « Ce même Leclerc où j'ai rencontré plus tard d'anciens élèves que je ne reconnaissais pas tout de suite, ou des larmes me sont venues en pensant que je n'y achèterais plus jamais de chocolat pour ma mère qui venait de mourir. » Elle décrit aussi franchement des images de pauvreté dans le livre, en écrivant : « À la sortie, des cartons plats sont étalés à même le sol. Les dames de la banque alimentaire dispatchent les produits qu'on leur donne, l'huile ici, le café là, etc. Impression brutale d'un marché des pauvres exposé en pleine lumière » (38). Le traitement distant et réaliste de sujets comme ceux-ci contribue au caractère brutal et clinique de son style d'écriture, mais lui permet d'inclure autant de vérité émotionnelle et physique que possible. Dans *Journal du dehors*, elle décrit une scène moche : « Sur l'autoroute, à la hauteur des tours de Marcouville, un chat écrasé, comme inscrit dans le goudron » (29). Le caractère direct et sans équivoque de son écriture est maintenu ici.

Dans une veine similaire, l'inclusion répétée de références au corps et de liens avec la réalité physique sont davantage des exemples des bases, des fondamentaux, dans l'écriture d'Ernaux. En se concentrant sur le corps, elle attire l'attention des lecteurs sur un élément fondamental de la vie humaine. De plus, ces inclusions du corps servent souvent à soutenir l'aspect brutal de son style.

Par exemple, dans *La place*, Ernaux inclut des détails explicites sur le cadavre de son père : « Je revois seulement les yeux de mon père fixant quelque chose derrière moi, loin, et ses lèvres retroussées au-dessus des gencives... Il fallait se dépêcher avant que le corps ne se raidisse » (14). Elle décrit le cadavre de son père et discute du processus de sa décomposition avec le ton distant et objectif d'un médecin ou d'un étranger, démontrant encore une fois cet aspect brutal de son écriture. Cette brutalité est un exemple frappant de la franchise de son style et de son adhésion aux faits.

L'auteur Jeannet reconnaît cet aspect de son style, demandant à Ernaux : « Qu'est-ce qui a motivé cet abandon d'une écriture plus 'littéraire', quoique d'un style familier, au profit d'une autre écriture que je qualifierais de 'clinique' ? » (*L'écriture* 32). Sa réponse revient plusieurs fois dans leur entretien : « J'importe dans la littérature quelque chose de dur, de lourd, de violent même, lié aux conditions de vie, à la langue du monde qui a été complètement le mien jusqu'à dix-huit ans, un monde ouvrier et paysan. Toujours quelque chose de réel » (*L'écriture* 35).

On peut voir ce phénomène dans d'autres œuvres d'Ernaux. Des exemples saisissants sont présents dans *L'événement*, quand l'auteur raconte les moments de son avortement et la mort de son fœtus. Elle utilise un langage dur, écrivant :

J'ai ressenti une violente envie de chier... Je poussais de toutes mes forces. Cela a jailli comme une grenade, dans un éclaboussement d'eau qui s'est répandue

jusqu'à la porte. J'ai vu un petit baigneur pendre de mon sexe au bout d'un cordon rougeâtre... Je me suis avancée dans le couloir en le serrant entre mes cuisses.

(91)

Elle résume le moment : « Une scène de sacrifice » (91). Ces extraits constituent une des nombreuses parties du livre où Ernaux décrit le corps et les expériences physiques avec des détails brutaux. Elle s'en tient aux faits précis, aussi durs soient-ils.

Ce langage brutal et ce traitement du corps restent un modèle dans *Journal du dehors*. À la page trente-six, elle écrit : « En arrivant à sa hauteur, on s'apercevait qu'il avait la braguette ouverte, montrant ses couilles. Geste insupportable à voir, forme déchirante de la dignité : exposer qu'on est un homme. » Plus tard, l'auteur inclut quelques détails d'un article sur l'excision : « La matrone exciseuse coupe le clitoris avec un couteau ou un morceau de verre... Il y a plein de sang » (44). Ici, Ernaux inclut l'imagerie graphique des organes génitaux, exposant le corps aux lecteurs d'une manière rarement entreprise dans la littérature. Ces lignes franches peuvent sembler choquantes ou dures, mais elle décrit simplement la réalité.

On doit noter aussi que l'inclusion même de ces sujets est significative. Non seulement le corps humain et la mort sont des choses que tous les lecteurs connaissent et peuvent comprendre, mais cette inclusion du fondamental et de l'élémentaire nous montre à nouveau la simplicité et le franc-parler de l'œuvre. De cette manière, on voit encore que son écriture adhère à la vérité, même si cette vérité est moche. En général, le traitement direct – bien que brutal – de sujets comme la mort, le sexe et le corps est honnête et facile à comprendre.

Dans son étude sur le réalisme de l'écriture d'Ernaux, la chercheuse Siobhán McIlvanney déclare : « Une telle franchise dans la représentation de domaines souvent censurés de l'expérience humaine est d'une importance fondamentale pour cet écrivain » (248). On peut voir

que le corps et la mort peuvent servir d'exemples de « domaines souvent censurés » et le fait que leur traitement dans l'écriture d'Ernaux ajoute à son caractère direct est indéniable. Ici, on peut conclure que même la brutalité de l'écriture d'Ernaux ajoute à sa franchise, lui permettant d'écrire la réalité avec précision et honnêteté.

Discours direct avec les lecteurs

Un deuxième aspect de son style franc vient du fait que périodiquement Ernaux s'adresse directement aux lecteurs dans ses œuvres. Dans *La place* et *L'événement*, toute l'histoire est livrée à travers une narration à la première personne, qui peut sembler être un discours direct aux lecteurs. La conversation est rendue encore plus intime, cependant, par les pauses occasionnelles dans la narration. Par exemple, à la page quarante-six de *La place*, l'auteur parle de son expérience d'écriture et les souvenirs qui la confrontent en cours de route ; elle écrit :

Naturellement, aucun bonheur d'écrire, dans cette entreprise où je me tiens au plus près des mots et des phrases entendues, les soulignant parfois par des italiques. Non pour indiquer un double sens au lecteur et lui offrir le plaisir d'une complicité, que je refuse sous toutes ses formes, nostalgie, pathétique ou dérision. Simplement parce que ces mots et ces phrases disent les limites et la couleur du monde où vécut mon père, où j'ai vécu aussi. Et l'on n'y prenait jamais un mot pour un autre.

McIlvanney décrit un tel extrait comme un passage où la narratrice « analyse les difficultés inhérentes au processus de composition littéraire » (257). Avec cette section, Ernaux fait entrer les lecteurs dans son espace d'écriture, un monde intime. De plus, elle explique explicitement certains aspects de son style d'écriture, comme son utilisation de l'italique et son adhérence à la

vérité. On n'a pas besoin de discuter et de remettre en question les véritables significations et intentions de l'écrivain derrière les mots, comme on le fait avec de nombreuses œuvres littéraires traditionnelles. Encore une fois, cette simplicité et cette ouverture échappent à toute prétention et rendent le travail aussi honnête et vrai que possible.

Ernaux emploie cette même technique dans *L'événement*, *Regarde les lumières mon amour* et *Journal du dehors*. Elle inclut périodiquement des phrases comme : « En écrivant, je dois parfois résister au lyrisme de la colère ou de la douleur... Car le bouleversement que j'éprouve en revoyant des images, en réentendant des paroles n'a rien à voir avec ce que je ressentais alors, c'est seulement une émotion d'écriture. Je veux dire : qui permet l'écriture et en constitue le signe de vérité » (*L'événement* 69). Dans *Regarde les lumières mon amour*, elle s'adresse aux lecteurs, montrant qu'elle en a conscience, en parlant de sa représentation des personnes et de leurs identités dans le livre. Elle écrit : « Dilemme. Vais-je ou non écrire 'une femme noire' ou 'une Africaine' – pas sûr qu'elle le soit – ou seulement 'une femme' ? Je suis devant un choix qui, singulièrement aujourd'hui, engage la lecture qui sera faite de ce journal » (26). Dans *Journal du dehors*, Ernaux discute ses choix d'inclusions de personnages et d'entrées : « Qu'est-ce que je cherche à toute force dans la réalité ? » (36). Elle conclut sur les personnes qu'elle observe : « Mais l'émotion qu'ils me laissent est une chose réelle. Peut-être que je cherche quelque chose sur moi à travers eux, leurs façons de se tenir, leurs conversations » (37). Le fait de s'adresser directement aux lecteurs ajoute un niveau à l'honnêteté et à l'intimité de son écriture et à la nature directe de son style.

On peut voir que souvent, ces messages aux lecteurs sont des discussions ouvertes sur l'acte d'écrire ou son expérience personnelle de l'écriture. De plus, elle discute directement même de ses motivations et de ses buts de l'écriture. Les deux livres en format de journal,

Regarde les lumières mon amour et *Journal du dehors*, commencent avec plusieurs pages sur les intentions de l'auteur d'écrire. Dans ce dernier, à la page huit, Ernaux décrit le livre comme « une tentative d'atteindre la réalité d'une époque. » Elle explique qu'elle le fait par la transcription « des scènes, des paroles, des gestes d'anonymes, qu'on ne revoit jamais, des graffiti sur les murs, effacé aussitôt tracés » (8). Dans le premier, elle explique même plus clairement ses buts : « pour raconter la vie, la nôtre » (15). Pour ce faire, elle explique qu'elle a choisi l'hypermarché comme sujet d'intérêt : « Les super et hypermarchés ne sont pas réductibles à leur usage d'économie domestique, à la 'corvée des courses.' Ils suscitent des pensées, fixent en souvenirs des sensations et des émotions. On pourrait certainement écrire des récits de vie au travers des grandes surfaces commerciales fréquentées » (14). De cette manière, elle commence ces deux livres par une adresse aux lecteurs, expliquant ouvertement ses motivations et ses buts pour l'écriture. Ces extraits fournissent des preuves claires d'un style d'écriture compréhensible et direct.

La place et *L'événement* ne commencent pas de cette façon, mais les mêmes conversations avec les lecteurs et les discussions sur les buts sont éparpillées dans les textes. En écrivant l'histoire de son avortement illégal, elle définit son « désir d'écrire là-dessus » (*L'événement* 24). Elle admet : « Je me disais aussi que je pourrais mourir sans avoir rien fait de cet événement. S'il y avait une faute, c'était celle-là » (24). Ce sentiment est expliqué plus loin, en référence à la Loi Veil :

Que la forme sous laquelle j'ai vécu cette expérience de l'avortement – la clandestinité – relève d'une histoire révolue ne me semble pas un motif valable pour la laisser enfouie – même si le paradoxe d'une loi juste est presque toujours d'obliger les anciennes victimes à se taire, au nom de 'c'est fini tout ça'... C'est

justement parce que aucune interdiction ne pèse plus sur l'avortement que je peux, écartant le sens collectif et les formules nécessairement simplifiées... affronter, dans sa réalité, cet événement *inoublable*. (26)

Dans *La place*, au sujet de son père, son but est de « rendre compte d'une vie, » en rassemblant « les paroles, les gestes, les goûts » de l'homme, « les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence » (24). Elle explique plus tard une de ses motivations : « J'écris peut-être parce qu'on n'avait plus rien à se dire » (84). Ces messages directs aux lecteurs sont fortement présents dans les écrits d'Ernaux et dans les quatre ouvrages dont il est question ici. Sans aucun doute, ils rendent l'écriture plus facile à comprendre et à aborder, et ils contribuent à un style d'écriture ouvert et honnête.

Un style quasi-informel et conversationnel

Une autre caractéristique de l'écriture d'Ernaux qui ajoute à sa simplicité est son changement brusque périodique de temps verbaux. Ces attributs et ces moments ajoutent parfois un ton de conversation à son écriture, augmentant l'intimité et la communication directe entre l'auteur et le lecteur. Les histoires de *La place* et de *L'événement*, par exemple, ne sont pas écrites chronologiquement ; même dans la narration de son enfance et de la vie de ses parents ou celle de son avortement, l'auteur oscille souvent entre les périodes et les temps verbaux. Par exemple, à la page cinquante-cinq de *La place*, Ernaux passe de la voix présente à l'imparfait en un seul paragraphe. Elle décrit une photo de la famille, et le souvenir de la prise de cette photo : « De toute façon, on prenait les photos le dimanche, plus de temps, et l'on était mieux habillé. Je figure à côté de lui, en robe à volants, les deux bras tendus sur le guidon de mon premier vélo, pied à terre » (55). Il en est de même à la page seize lorsqu'elle raconte le jour de la mort de son

père : « Je ne me souviens pas du médecin de garde qui a constaté le décès. En quelques heures, la figure de mon père est devenue méconnaissable. » Cette oscillation donne au livre une touche presque conversationnelle, comme si l'auteur nous raconte les détails des souvenirs tandis qu'ils surgissent dans sa tête. Cela peut encore ajouter à la brutalité de son style, en particulier lorsqu'elle passe d'un souvenir heureux à un souvenir dur. Elle le fait lorsqu'elle passe immédiatement de la description de sa réussite aux épreuves pratiques du Capes à « Mon père est mort deux mois après, jour pour jour » (13). Cependant, ces expressions familières et cette informalité rendent l'écriture sans aucun doute plus directe et plus facile à comprendre.

Ce motif est présent dans *L'événement*, aussi, quand l'auteur inclut ses sentiments concernant ses expériences – à l'heure actuelle ou dans le passé. « Cette description minutieuse et contente de son univers me paraissait folle et obscène. Il me semble avoir retenu toutes les choses que cette fille n'a dites ce jour-là... qui avait alors pour moi un sens terrifiant, celui de mon exclusion du monde normal » (49). Encore un fois, ces moments d'écriture familière soutiennent les aspects de la franchise et de la sincérité de son style.

La période et le sujet de l'écriture peuvent aussi changer entre deux paragraphes consécutifs dans ces livres. Dans *Journal du dehors*, l'auteur passe d'une observation d'un étranger à une pensée personnelle, écrivant brusquement : « Pourquoi je raconte, décris, cette scène, comme d'autres qui figurent dans ces pages » (36). Ici, on voit que ces changements de sujet peuvent être le résultat de ses adresses périodiques de lecteurs. Cependant, quelle que soit la cause, tous les aspects conversationnels de l'écriture contribuent à un style facile à aborder.

Dans *Regarde les lumières mon amour* on voit : « Beaucoup de monde au rayon jouets d'Auchan. D'enfants. Séparés rigoureusement... Jadis, mon fils de deux ans a voulu une poupée » (41). Ici, ce changement de temps de verbe et de sujet montre encore un mode

conversationnel. Elle inclut l’anecdote sur son fils telle qu’elle lui vient à l’esprit, comme elle le ferait en parlant. Ce sont ces moments de familiarité qui soutiennent son style direct et compréhensible.

Ces aspects de simplicité de son style d’écriture permettent à Ernaux de communiquer ses pensées et ses messages à ses lecteurs sans confusion ni interprétations erronées – c’est à dire d’atteindre ses objectifs de représentation de la réalité et de la vie sans malentendus. De plus, de nombreux aspects de cette franchise, comme son traitement brutal des sujets difficiles ou l’habitude d’écrire dans des instantanés, lui permettent de s’en tenir étroitement aux faits, représentant la réalité aussi sincèrement que possible.

Dans cette section, nous avons vu plusieurs aspects du style d’écriture d’Ernaux qui indiquent sa franchise et sa simplicité. On peut donc conclure que ce style lui permet d’exprimer clairement et précisément la vérité. La section suivante abordera comment, dans un second temps, Ernaux atteint la vérité par son écriture.

La vérité exprimée par l’inclusion du collectif

Le deuxième outil qu’Ernaux emploie dans sa poursuite de la vérité dans son écriture est l’inclusion du collectif. *Journal du dehors* et *Regarde les lumières mon amour* démontrent clairement cette stratégie – ce sont des archives d’espaces et d’époques communs. Ernaux elle-même décrit son but avec ce premier livre comme représenter une réalité « au travers d’une collection d’instantanés de la vie quotidienne collective » (8). *La place* et *L’événement* sont des récits d’histoires personnelles, mais Ernaux insuffle l’expérience partagée dans ces œuvres. Quel

que soit le genre ou l'objectif du livre, il y a certaines caractéristiques de l'expérience sociale plus large dans l'écriture d'Ernaux.

L'inclusion du collectif dans ces œuvres d'Ernaux sera examinée en trois temps. En premier, l'écrivain inclut des aspects de la psychologie sociale, comme les règles tacites ou les relations entre des étrangers, qui s'appliquent au collectif en général. Ensuite, nous verrons qu'elle discute du collectif à travers la mention des aspects partagés de la vie, comme les supermarchés, le capitalisme et la culture de la consommation. Enfin, le collectif est inclus à travers sa discussion des problèmes sociales, en particulier des inégalités de classe, de genre, et de race. Toutes ces manières d'inclure le collectif permettent à l'auteur d'exprimer la vérité en termes de réalité partagée en plus de la réalité personnelle.

La discussion des aspects de la psychologie sociale

Souvent, l'auteur inclut le collectif par des commentaires ou des enregistrements des observations des aspects de la psychologie sociale. Ernaux elle-même dit que ses œuvres sont « moins autobiographiques qu'auto-socio-biographiques » (*L'écriture* 21). Hugueny-Leger, pour sa part, appelle certaines des œuvres d'Ernaux : « à mi-chemin entre le biographique et le sociologique » (258). Dans son étude, la critique écrit que cet auteur « lie expérience individuelle et collective à travers une forme d'écriture autobiographique novatrice » (260). Plusieurs exemples de cette tactique apparaissent sous la forme des règles non écrites que nous avons en public et dans la société. D'autres exemples apparaissent dans la discussion de l'idée des communautés d'étrangers, d'étrangers intimes.

Les règles tacites sociales sont fortement présentes dans *Journal du dehors* et *Regarde les lumières mon amour*. Par exemple, dans le premier, Ernaux décrit le comportement des gens

dans les rues couvertes du centre commercial : « On réussit à éviter, sans les regarder, tous ces corps voisins de quelques centimètres. Un instinct ou une habitude infaillible » (14). Dans le dernier, elle parle d'une règle tacite de l'hypermarché : « Un îlot plein de raisin Italia en vrac. Beaucoup de gens prennent et mangent un ou deux grains plus ou moins discrètement, dans une sorte d'autorisation collective, autolimitée à quelques raisins et encadrée par le regard des autres » (27). Ici, l'auteur décrit un accord tacite entre les acheteurs, y compris même ses paramètres et ses limites. C'est un exemple fort des accords silencieux et implicites que les gens concluent avec des étrangers, qui régissent les comportements sociaux.

Dans *L'événement*, Ernaux suggère que pendant des décennies, au moins pendant son adolescence, le traitement de l'avortement et l'accès à l'avortement étaient des sortes de règles sociales implicites. Elle dit : « Depuis l'adolescence, j'avais accumulé des récits, lus dans des romans, apportés par la rumeur du quartier dans les conversations à voix basse. J'avais acquis un savoir vague sur les moyens à utiliser, l'aiguille à tricoter, la queue de persil, les injections d'eau savonneuse, l'équitation... » (30). L'avortement était illégal, mais c'était une connaissance commune que l'opération pouvait être pratiquée, et devait l'être, si nécessaire.

Dans *La place*, une tradition sociale implicite concerne la langue. À la page soixante-deux, Ernaux décrit la relation de son père avec les langues : « Pour mon père, le patois était quelque chose de vieux et de laid, un signe d'infériorité. » Pour lui, la manière de parler était liée à la classe, au statut. Par conséquent, « bavard au café, en famille, devant les gens qui parlaient bien il se taisait » (63). À travers ces détails, Ernaux montre comment les membres de la classe inférieure doivent être attentifs aux choses que les membres de l'élite peuvent oublier, comment ils doivent constamment faire leurs preuves et travailler pour maintenir leur sens de la dignité. L'auteur admet avoir elle-même une vision similaire du langage et de sa puissance, disant : « J'ai

mis aussi des années à ‘comprendre’ l’extrême gentillesse que des personnes bien éduquées manifestent dans leur simple bonjour » (72). Ici, l’auteur observe une compréhension implicite commune : le patois est une langue de la classe inférieure et des immigrés, et qu’en général la façon de parler indique l’intelligence ou le niveau sociale d’une personne.

La discussion de ces connaissances et ces règles implicites est une manière d’inclure des concepts qui concernent la société française prise dans un sens plus large. Ces instances montrent des vérités sociales, certains humoristiques ou décevants ou sans importance. On peut voir que de cette façon, l’inclusion du collectif permet à Ernaux de représenter plus complètement la réalité – personnelle et partagée.

L’idée des étrangers familiers est un deuxième sujet socio-psychologique que l’auteur inclut et qui servent de façon à inclure le collectif. Dans *Journal du dehors*, Ernaux raconte une expérience à la boucherie du village, et le comportement du boucher et sa femme : « S’il s’agit de clients occasionnels – ou pas encore suffisamment familiers : au bout de combien de fois le devient-on ? –, ils sont distants réservés, l’échange de paroles limité à la nature et à la quantité de viande. La séquence est différente avec les habitués » (41). On voit ici qu’elle parle des étrangers qui se croisent régulièrement, qui peuvent même se reconnaître. Dans *Regarde les lumières mon amour*, quelques étrangers familiers de la vie de l’auteur sont des employés d’Auchan. « J’en vois un en train de discuter familièrement avec un client asiatique dont le caddie contient seulement quatre grands sacs de riz ordinaire. Je me rends compte que je ne connais personne travaillant ici » (25). Elle va à l’hypermarché presque chaque jour, et les employés sont toujours présents, mais elle ne connaît même pas leurs noms. Avec cette idée de vivre dans une communauté d’étrangers, on voit qu’Ernaux souligne une vérité inconfortable de la psychologie sociale, une norme sociale qui est en fait étrange. Malgré l’inconfort, il faut reconnaître que cette

instance du collectif a permis à l'auteur de mettre en évidence une partie de la réalité sociale, une partie qui autrement pourrait être ignorée.

Dans *L'événement*, la faiseuse d'anges apparaît comme un exemple d'étranger intime. Ernaux décrit sa première rencontre avec la femme : « J'étais debout près du lit, face à cette femme au teint grisâtre, qui parlait vite, avec des gestes nerveux. C'est à elle que j'allais confier l'intérieur de mon ventre » (71). Elle souligne l'idée d'être soumise au pouvoir d'un étranger, donner à un étranger l'autorité – même temporairement – sur certaines des parties les plus intimes de son corps. La relation est immédiatement et nécessairement très intime ; l'auteur écrit : « Pendant que je me déshabillais, elle m'a demandé 'est-ce que vous avez beaucoup saigné quand vous avez été dépuclée ?' » (75). De plus, avec cette expérience, une confiance est créée. Un lien unique est créé en permanence pour Ernaux entre elle et cette femme. Cependant, l'écrivain montre que ce lien n'est pas unique à elles deux – l'auteur écrit : « Des milliers de filles ont monté un escalier, frappé à une porte derrière laquelle il y avait une femme dont elles ne savaient rien, à qui elles allaient abandonner leur sexe et leur ventre » (70). Evidemment, on voit dans l'exemple de la faiseuse d'anges une autre instance de l'idée de l'étranger intime, et une autre instance d'une expérience partagée dans l'écriture.

Dans *La place*, on voit des exemples d'étrangers familiers dans les personnes qui viennent voir le corps du père d'Ernaux après sa mort. Elle dit que chaque habitué du café a rendu visite au patron : « Ils voulaient manifester ainsi à ma mère qu'elle n'était pas seule dans sa douleur, une forme de politesse... Ma mère n'a pas accédé toutefois à toutes les demandes. Elle triait les bons, animés d'une sympathie véritable, des mauvais poussés par la curiosité » (18). Ici, on peut voir que les habitués du café des parents servent d'étrangers familiers, des personnes connues, mais qui ne sont pas vraiment des amis ou de la famille. Leur deuil du patron

est à la fois gentil et poli, et un peu étrange, comme une violation de l'intimité de la famille. Dans cette instance, on voit encore l'aspect socio-psychologique de l'écriture ; Ernaux montre des relations particulières que l'on a avec des étrangers familiers, et des règles sociales de politesse et d'acceptabilité. De nouveau, l'aspect socio-psychologique de ces œuvres permet l'inclusion des expériences partagées et communes, ce qui permet à Ernaux de représenter à la fois des réalités personnelles et collectives. En général, on peut voir que la discussion des aspects socio-psychologies de la vie, comme les règles sociales implicites et les communautés d'étrangers, sert d'exemple du collectif dans l'écriture d'Ernaux, et lui permet de montrer les multiples facettes de la réalité.

L'inclusion des aspects de la vie partagés

Plus généralement, le collectif est inclus dans l'écriture d'Ernaux à travers la discussion des aspects de la vie (des aspects plus officiels) qui sont partagés : les institutions, comme la religion ou les supermarchés, et les philosophies sociales et économiques comme le capitalisme et l'expansion technologique. Dans sa discussion de l'écriture d'Ernaux, Nancy K. Miller, érudite littéraire américaine et théoricienne féministe, appelle des espaces qui incluent ou représentent ces aspects de la vie « des espaces démocratiques » (135).

Dans *La place*, Ernaux montre que la religion joue un rôle important dans la vie des citoyens de la classe ouvrière. Parlant de son père et de son grand-père, elle dit : « Comme la propreté, la religion leur donnait la dignité » (28). La religion est une partie importante des racines de son père ; pendant son enfance, « ils s'habillaient en dimanche, chantaient le Credo en même temps que les gros fermiers, mettaient des sous dans le plat » (28). Aller à l'église reste une tradition hebdomadaire stricte tout au long de la vie de son père : « Le dimanche, lavage du

corps, un bout de messe, parties de dominos ou promenade en voiture l'après-midi » (32). Par ces exemples, l'auteur révèle des aspects de la vie de son père et de la classe ouvrière, des habitudes. Elle met en lumière les modes de vie et les réalités de tout un ensemble de personnes, révélant la vérité de toute une partie de la société française.

Dans *L'événement*, Ernaux inclut périodiquement dans la narration plusieurs événements globaux politiques. Ces insertions servent à rappeler aux lecteurs le contexte entourant son histoire et son acte d'écriture. Par exemple, à la page vingt-trois, elle raconte le moment où elle a révélé à son amant qu'elle était enceinte, puis elle passe à : « Une semaine après, Kennedy a été assassiné à Dallas. Mais ce n'était déjà plus quelque chose qui pouvait m'intéresser. » Plus tard, Ernaux termine le compte rendu de la procédure chez la faiseuse d'anges et elle passe à un extrait qui communique un perspectif plus large :

Au moment où j'écris, des refugies kosovars, à Calais, tentent de passer clandestinement en Angleterre. Les passeurs exigent des sommes énormes et parfois disparaissent avant la traversée. Mais rien n'arrête les Kosovars, non plus que tous les migrants des pays pauvres : ils n'ont pas d'autre voie de salut. On pourchasse les passeurs, on déplore leur existence comme il y a trente ans celle des avorteuses. On ne met pas en cause les lois et l'ordre mondial qui l'induisent. Et il doit bien y avoir, parmi les passeurs d'immigrés, comme autrefois parmi les passeuses d'enfants, de plus réguliers que d'autres. (83)

Avec cet extrait, on voit que pour l'auteur, le personnel et le collectif sont inextricablement liés. En racontant une expérience personnelle, elle se souvient de toutes les autres femmes ayant la même expérience, et à son tour, elle se souvient d'autres groupes ayant des luttes similaires. Une

insertion comme celle-ci place son histoire dans un contexte plus large et rappelle aux lecteurs leur propre position dans le collectif, dans la société.

Dans *Journal du dehors*, plusieurs exemples de l'inclusion du collectif tournent autour des concepts sociaux et économiques de la consommation et du capitalisme. À la page trente-deux, Ernaux parle d'une expérience dans un magasin et dans un centre commercial, le distinguant du reste du monde. Elle dit : « Etat étrange où j'ai envie de toutes les fringues, indistinctement, où la chose la plus importante et urgente est d'acheter un manteau ou un sac. Au-dehors mon désir tombe » (32). Ici, elle met en évidence un sentiment commun parmi ceux qui vivent dans des sociétés de consommation. Elle montre aussi le pouvoir des corporations dans des sociétés capitalistes à influencer les gens et les consommateurs. Plus tard, elle prouve que les individus font le jeu des entreprises, en adoptant les rôles que les corporations offrent. L'auteur décrit une scène dans la boucherie :

Perfection d'un échange : le boucher qui empile les paquets de viande emballés dans le papier à son nom est content de l'hommage visible rendu à la bonne qualité de ses produits, de l'argent qui entre – la cliente, de manifester son statut social par l'énumération et l'exhibition de ce qu'elle consomme, sa fonction de nourricière avertie. (42)

En discutant de phénomènes qui affectent tous les membres de la société comme ceux-ci, elle inclut l'expérience collective et écrit sur des aspects de la réalité collective.

Des exemples similaires sont présents dans *Regarde les lumières mon amour*, où tout le sujet est un espace partagé : l'hypermarché. Même dans l'ouverture de l'œuvre, quand elle explique son choix de sujet, Ernaux écrit à propos de l'inauguration du premier supermarché dans une ville : « J'étais troublée par ce spectacle d'une entrée collective, saisie à la source, dans

le monde de la consommation » (12). Plus tard, elle écrit sur la psychologie de la consommation. Elle décrit le rayon de maquillage et les aliments de régime, puis : « Les gens tombent en méditation devant les produits pour retrouver la ligne, le transit, le sommeil, pour être et vivre mieux » (30). Ici, nous voyons à nouveau la forte influence de la culture de la consommation et comment les entreprises et les produits peuvent changer la mesure de l'estime de soi des individus. À travers les mêmes thèmes que ceux de *Journal du dehors*, nous revoyons des aspects de la réalité collective.

Manifestement, la discussion des aspects partagés de la vie – des supermarchés, des pratiques religieuses et de la culture de la consommation – est une autre façon d'inclure le collectif pour Ernaux. Sa représentation de ces expériences partagées est un élément important de sa représentation de la réalité.

Le traitement des problèmes sociaux et des inégalités

Cet auteur inclut également une discussion sur la réalité partagée en écrivant ouvertement au sujet des problèmes sociaux et des inégalités comme ceux de la race, du sexe et des classes socio-économiques. En fait, des savants conviennent que le contenu de l'écriture de cet écrivain « est marqué par la situation sociale contemporaine de la France » (McIlvanney 247). Ernaux inclut fréquemment la discussion des classes socio-économiques tout au long de *La place* – en particulier la honte de classe. Elle n'hésite pas à révéler le statut socio-économique de sa famille pendant son enfance. À la page cinquante, elle raconte comment, pendant une certaine période, ses parents « ont vécu dans un deux-pièces meublé sans électricité. » Pendant cette même période, elle se souvient d'avoir vu à travers une fenêtre « des bonbons roses, ovales, poudrés de blanc, dans des sachets de cellophane » (51). Cependant, elle continue : « On n'y avait pas droit,

il fallait des tickets » (51). Elle écrit à cet endroit que sa famille n'avait pas assez d'argent ou assez de tickets de rationnement (peut-être ni l'un ni l'autre) pour s'offrir des friandises. Elle parle aussi de la peur intense de ses parents de l'échec économique, « de tout perdre pour finalement *retomber ouvriers* » (39). Elle met en italique le nom de la classe ouvrière comme pour souligner que l'intensité de la peur de ses parents vient du fait que l'appartenance à cette classe leur a valu une étiquette, et avec cette marque, une grande humiliation. Ces détails et la discussion ouverte sur la classe sociale et la honte de classe invitent des personnes de tous horizons, en particulier celles de la classe ouvrière, à s'identifier à une œuvre littéraire. Ernaux démontre que les membres de la classe ouvrière peuvent avoir une place dans l'élite littéraire. Cela invite également les membres d'autres classes sociales à réfléchir à la composition et au fonctionnement de leur société. La discussion des conditions sociales est clairement une inclusion du collectif et permet l'écriture et la prise en compte des vérités sociales.

Elle explore encore une fois cette idée de la classe sociale dans *La place* en discutant du concept de chevaucher deux mondes. Par exemple, en parlant de son enfance, l'auteur reconnaît la joie que sa famille a cultivé malgré leur manque de richesse matérielle et leur condition sociale. Elle dit : « Je voudrais dire à la fois le bonheur et l'aliénation. Impression, bien plutôt, de tanguer d'un bord à l'autre de cette contradiction » (55). Plus tard, Ernaux fait référence plusieurs fois à sa position individuelle sociale binaire. Elle a grandi dans une famille modeste aux prises avec des difficultés financières, mais grâce à son éducation et à son succès, elle a pu entrer dans une classe sociale supérieure. Elle écrit comment ce fait la séparait de son père et, à certains égards, l'éloignait de ses racines, le nommant « une distance de classe » (23). Selon Ernaux, son père « est entré dans la catégorie des gens simples ou modestes... » (80). Parlant de son éducation, elle admet : « Il n'osait plus me raconter des histoires de son enfance. Je ne lui

parlais plus de mes études » (80). Son érudition crée une distance entre elle et son père. Son intellectualité la place à la frontière entre la classe ouvrière et la classe cultivée. Cela l'invite à approfondir sa réflexion sur la société collective française, en particulier sur la classe intellectuelle. Elle souligne encore la fracture entre la classe ouvrière et la classe intellectuelle. Elle aborde des problèmes qui envahissent tous les niveaux de la société, en révélant simultanément un aspect réel et vrai de la vie de son père.

Dans *L'événement*, elle écrit une deuxième fois au sujet de la classe intellectuelle et de son entrée dans celle-ci. En particulier, elle écrit au sujet de la façon dont sa grossesse clandestine et son avortement étaient un lien avec ses racines de classe inférieure et une rupture entre elle et la classe intellectuelle. À la page quarante-cinq :

Depuis mes études secondaires, je jouais plutôt bien avec les concepts...

Maintenant, le « ciel des idées » m'était devenu inaccessible, je me trainais au-dessous avec mon corps embourbé dans la nausée. Tantôt j'espérais être de nouveau capable de réfléchir après que je serais débarrassée de mon problème, tantôt il me semblait que l'acquis intellectuel était en moi une construction factice qui s'était écroulée définitivement... J'avais cessé d'être « intellectuelle ».

Ici, on retrouve la nette séparation des classes sociales. L'auteur souligne même certaines attentes de chaque classe – les filles de la classe supérieure sont censées terminer leurs études et se marier avant d'avoir des enfants. D'un autre côté, une grossesse hors mariage ne serait pas inattendue de la part d'une fille de la classe inférieure. Ces observations, peut-être dures ou laides, révèlent certaines des vérités de la société française et de la société même plus large.

Cette discussion au sujet des problèmes sociaux est aussi présente dans *Journal du dehors* et *Regarde les lumières mon amour*. Dans le premier, Ernaux souligne plusieurs

exemples d'inégalités. Une inégalité sociale et économique est montrée par ses mentions des SDF. Elle introduit ce groupe de personnes en observant qu'ils sont évités par les autres, qu'ils sont « les violences et les hontes de la société » (9). Plus tard, elle mentionne un exemple spécifique : « Dans un couloir, il y avait écrit sur le sol, dans un emplacement délimité à la craie : 'Pour manger. Je suis sans famille.' Mais celui ou celle qui avait marqué cela était parti, le cercle de craie était vide. Les gens évitaient de marcher dedans » (23). Même dans leur absence, ces personnes sont rejetées et évitées, déshumanisées par le reste de la société. Leur inclusion répétée dans ces écrits par Ernaux apporte une visibilité à l'ignoré, et attire l'attention sur l'intense disparité économique qui existe dans la société. En fait, dans son étude sur *Journal du dehors*, Miller écrit que l'auteur prend comme concentration « ce qui appartient aux 'petites personnes' exclues » (135). Elle rajoute que chaque entrée dans le livre « porte les traces poignantes de ce qui révèle les distinctions de classe » (135). La discussion d'Ernaux sur les questions sociales, en particulier les questions de classe, est donc indéniable. La discussion des questions qui incluent et affectent des groupes entiers de personnes est sans aucun doute une inclusion du collectif et une représentation de la réalité collective.

L'inégalité sociale et économique est rendue encore plus évidente avec la description de la classe supérieure. Ernaux écrit ses observations d'une fille et sa mère dans un train : « Elle se sentent autorisées à faire partager leurs réflexions à tous les voyageurs, leurs gestes, persuadées visiblement de l'excellence de leur être social et sachant qu'on les écoute, qu'on les regarde. Désireuses d'offrir le spectacle d'une intimité et d'un rapport mère-fille qu'elles estiment enviable » (*Journal* 49). Ce genre de visibilité exagérée crée un contraste frappant avec l'invisibilité totale du SDF et de la classe inférieure. Encore une fois, la discussion au sujet des

classes sociales soutient l'honnêteté de son écriture, permettant l'auteur de démontrer la réalité de la condition de la société plus large.

Dans *Regarde les lumières mon amour*, la pauvreté et les SDF sont aussi des sujets discutés, mais une nouvelle perspective sociale qui est discutée est celle de la femme. En expliquant le sujet du livre, elle écrit : « Les supermarchés sont liés à la subsistance, affaire des femmes, et celles-ci en ont été longtemps les utilisatrices principales. Or ce qui relève du champ d'activité plus ou moins spécifique des femmes est traditionnellement invisible, non pris en compte, comme d'ailleurs le travail domestique qu'elles effectuent. Ce qui n'a pas de valeur dans la vie n'en a pas pour la littérature » (56). Ici, elle décrit une partie de la condition inférieure des femmes dans la société, une dure vérité collective. Ce lien entre les femmes et le domaine domestique ou des domaines de rangs inférieurs est discuté plusieurs fois tout au long du livre, mais Ernaux met également en lumière d'autres aspects de l'expérience féminine. À la page cinquante-neuf, elle décrit deux filles dans un magasin Auchan : « Je les retrouve au rayon hygiène et beauté, discutant avec vivacité devant les vernis à ongles. Jusqu'à un certain âge, les filles ne vont jamais toutes seules acheter des cosmétiques et faire pipi aux toilettes. » Ici, elle met en évidence un autre aspect dur de la condition féminine : la peur des prédateurs qui est presque constant dans l'esprit d'une femme. Ces inégalités de genre, en plus des disparités sociales et économiques évoquées dans ses œuvres, sont des enjeux concernant le collectif de la société, et révèlent certaines vérités à son sujet.

Nous voyons que la discussion des aspects de la psychologie sociale, de la vie partagée plus générale et des problèmes sociaux sert d'exemples de l'inclusion du collectif dans l'écriture d'Ernaux. Chaque exemple du collectif donne une démonstration d'un autre côté de la réalité, rapprochant son écriture de la vérité.

Conclusion et impacts

Pour conclure, les choix de contenu et les choix stylistiques faits par l'auteur dans cet œuvre crée un style simple et direct, brutal parfois, mais qui permet à l'écrivain d'aborder des sujets difficiles, tragiques et controverses et d'émouvoir les lecteurs dans des livres qui restent simples, compréhensibles, accessibles. Ernaux maintient sa voix directe et peut discuter d'aspects de l'expérience collective même dans des œuvres intimes et personnelles. Ce style direct et l'inclusion du collectif lui permettent de représenter le plus fidèlement possible la vérité de son sujet.

Les impacts de l'écriture d'Ernaux, de cette combinaison unique de contenu et de style et de cette nouvelle représentation de la vérité sont nombreux. Aux fins et pour la discussion de ce texte, deux effets cruciaux doivent être notés. Premièrement, nous devons reconnaître la leçon que la réalité, y compris le quotidien, le banal et le populaire, vaut la littérature. Deuxièmement, l'écriture d'Ernaux permet une visibilité accrue de certains groupes sous-représentés et sous-évalués, ce qui permet une prise de conscience accrue des lecteurs.

Nous avons vu dans cette discussion que l'inclusion de détails de l'ordinaire et des parties les moins glamourieuses de la vie a permis à Ernaux de représenter la vérité de ses histoires et expériences aussi fidèlement que possible. Dans *Journal du dehors* et *Regarde les lumières mon amour*, elle se concentre sur « la vie quotidienne dans les lieux publics », enregistrant les expériences de gens ordinaires pour « évoquer directement l'époque » (Hugueny-Leger, 260). Elle a utilisé un style direct pour décrire de manière compréhensible et approfondie les expériences réelles d'elle-même et des autres, sans se dérober à des sujets déplaisants ou durs comme des horribles phénomènes socio-psychologiques du collectif ou des sombres disparités

économiques et sociales. Elle dépeint la « culture populaire » et s'exprime sur « des sujets socio-politiques » (Hugueny-Leger, 269). Elle montre que cette réalité honnête et peu charmante est digne de la littérature, elle « réfute l'idée répandue que le réalisme est une forme conservatrice et anachronique de représentation littéraire » (McIlvanney, 247).

Un résultat tout aussi important de l'écriture d'Ernaux est la forte visibilité de certaines personnes comme les groupes de genre, les groupes raciaux, les SDF et les ouvriers. Dans cette discussion, nous avons vu la représentation par l'auteur de l'expérience féminine et de la perspective féminine dans la société. Elle est incontournable dans l'histoire de son avortement clandestin, mais elle est incluse même dans les chroniques des femmes ordinaires dans *Regarde les lumières mon amour* et *Journal du dehors*. Nous l'avons vue donner à des citoyens sans-abri un coup de projecteur répété tout en démontrant simultanément leur évitement collectif et conscient. À travers ses écrits sur la vie de son père, ses propres expériences et ses expériences partagées, elle n'a pas hésité à décrire la réalité des classes inférieures et les expériences physiques et sociales qui la distinguent de celle des classes supérieures – y compris l'expérience de la classe ouvrière avec la mort, l'éducation, la consommation et le capitalisme, pour n'en nommer que quelques-uns. Cette visibilité accrue et nouvelle qu'Ernaux accorde à ces groupes exige une prise de conscience accrue de la part des lecteurs – de leurs privilèges, de leurs préjugés et des systèmes sociaux, économiques et politiques qui les entourent.

L'écriture directe et franche d'Ernaux de la vérité tant sur le plan personnel que collectif, cette « écriture qui ne ment pas, » a un impact significatif sur les lecteurs (*L'écriture* 8).

« Vers quoi ? le saura-t-on jamais ? Une vérité, sans doute : la nôtre » (*L'écriture* 9).

Bibliographie

- Cappelle, Laura. "A Voice in French Literature: Her Own." *The New York Times*, April 7, 2020, p. 1. <https://www.nytimes.com/2020/04/07/books/annie-ernaux-a-girls-story.html>.
- Cottille-Foley, Nora. "L'Usage de la photographie chez Annie Ernaux." *French Studies*, Volume 62, Issue 4, October 2008, Pages 442-454, <https://doiorg.ezproxy.lib.uconn.edu/10.1093/fs/knn043>.
- Ernaux, Annie. *Journal du dehors*. Éditions Gallimard, 1993.
- . *La place*. Éditions Gallimard, 1983.
- . *L'écriture comme un couteau : Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*. Éditions Stock, 2003.
- . *L'événement*. Éditions Gallimard, 2000.
- . *Regarde les lumières mon amour*. Annie Ernaux et Éditions Gallimard, 2016.
- Hugueny-Léger, Elise. "Annie Ernaux." *French Studies: A Quarterly Review*, vol. 72 no. 2, 2018, p. 256-269. *Project MUSE* muse.jhu.edu/article/695598.
- McIlvanney, Siobhán. "Annie Ernaux: Un Écrivain Dans La Tradition Du Réalisme." *Revue D'Histoire Littéraire De La France*, vol. 98, no. 2, 1998, pp. 247–266. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/40533361. Accessed 30 Mar. 2021.
- Miller, Nancy K. "Autobiographical others: Annie Ernaux's *journal du dehors*." *Contemporary French and Francophone Studies*. April 2008, Pages 127-139. Taylor & Francis Online, <https://www-tandfonline-com.ezproxy.lib.uconn.edu/doi/pdf/10.1080/10260219808455930>.